

Sous chaque pavé

Martine Delvaux

Numéro 138, septembre 2013

Québec : ville insolite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70245ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delvaux, M. (2013). Sous chaque pavé. *Moebius*, (138), 27–34.

MARTINE DELVAUX

Sous chaque pavé

Quand on me demande d'où je viens, je réponds : Québec. Mais je ne sais pas ce que veut dire « origines »...

Ma vie commence avec un blanc, une série de petits blancs à remplir, des absences sur mon certificat de naissance, un mutisme, des secrets, le silence.

*

J'ai du mal à compter le nombre de fois, au cours de ma vie, où je suis passée par Québec. Je me dis que ça tient sans doute sur mes dix doigts.

Québec est quelque chose comme Rome, New York ou Paris, une ville familière qui me reste malgré tout étrangère, une ville où j'arrive chaque fois pour la première fois et que je ne vois toujours qu'en surface, glissant sur son image comme sur le portrait de quelqu'un que je ne connais pas.

C'est un miroir qui ne me renvoie pas mon reflet.

*

Un jour, dans le couloir de l'hôpital Sacré-Cœur de Montréal, j'ai demandé à mon oncle, le frère de ma mère : « Te souviens-tu de l'endroit où je suis née ? » Il m'a répondu : « Je crois que c'était à l'hôpital Jeffery Hale, à Québec ».

Mon oncle fronçait les sourcils pendant qu'il parlait, son souvenir n'était pas clair. J'allais bientôt avoir quarante ans, le jeune homme fougueux de mon enfance était devenu un homme bientôt âgé. Quand il est retourné

dans la chambre s'asseoir près du lit de ma grand-mère, j'ai noté le nom de l'hôpital sur un bout de papier. Je me suis souvenue d'un garçon, dans ma classe de deuxième année, qui portait le prénom de Jeffrey.

Ma grand-mère était en train de mourir, elle est morte le lendemain de cet échange, elle disait souvent qu'elle m'avait tellement bercée...

Quelques mois après, on m'a présenté une jeune fille. Je ne sais plus pour quelle raison, si c'est moi qui lui ai posé la question, mais elle m'a dit qu'elle était de Québec et qu'elle avait vu le jour, comme moi, entre les murs du Jeffery Hale. J'ai immédiatement pensé que je pouvais donc vraiment venir de là, comme si ne pas être la seule à y être née était un sceau d'authenticité.

*

Pour moi, Québec est une ville blanche. Peut-être parce que je suis née en décembre.

Depuis le belvédère du château Frontenac, le fleuve d'hiver est immense, des coupes blanches qui glissent sur la surface comme la mue d'un serpent. Qu'est-ce qui se cache dans les ombres du fleuve? Sous les pavés de la vieille ville? Combien d'histoires oubliées, secrètes, abandonnées, combien de mystères et de récits interdits, combien de vies décomposées?

*

En 1968, me dit aussi mon oncle, près de l'hôpital Jeffery Hale, il y avait un orphelinat tenu par des religieuses. Je cherche sur le web. Je consulte des cartes de la ville. La crèche Saint-Vincent-de-Paul était elle aussi tout près du chemin Sainte-Foy. On y accueillait les filles-mères et leurs enfants, ceux qu'elles se trouvaient forcées d'abandonner. Enfants nés hors mariage, enfants du péché, enfants dits naturels, illégitimes, adultérins, enfants bâtards, comme on dit d'un animal qui n'est pas pure race ou d'une chose qui tient de deux genres différents.

C'est là que ma mère m'aurait laissée en tremblant. C'est là qu'elle m'aurait tendue à une religieuse en lui disant qu'il ne fallait pas me donner, surtout pas, que c'était temporaire, qu'elle allait vite venir me chercher.

*

Parce que ma grand-mère était incapable de garder auprès d'elle, dans la maison de Ville Saint-Laurent, sa fille célibataire au ventre grossissant, parce que les qu'en dirait-on avaient pris le dessus sur son monde, elle a envoyé ma mère à Québec rejoindre mon oncle, qui l'a hébergée jusqu'à ce que son épouse en ait assez, la vie de jeunes mariés s'accommodant mal d'une troisième roue. Ma mère a fini par être relogée dans un appartement qu'un ami lui a prêté.

Je ne sais pas dans quel quartier de la ville mon oncle et ma tante vivaient ni où ma mère a fini par emménager. Quand je me penche sur une carte de la ville, je perds le nord, je confonds tout.

Je ne sais pas ce que je serais devenue si j'étais restée là-bas, si une famille m'avait adoptée et que j'avais grandi avec l'immense fleuve sous les yeux, ou les fantômes des plaines d'Abraham, ou la statue de Duplessis au coin de ma rue.

*

En cherchant, je trouve une photo d'archives de la crèche Saint-Vincent-de-Paul. On est dans les années trente. « Des bonnes poussent des chariots remplis d'enfants. »

Me revient en mémoire une anecdote racontée par un ami de mon oncle, un médecin qui a pratiqué pendant quelques années dans une clinique de Pointe-Saint-Charles. Il raconte comment, une fois, une mère est arrivée dans son bureau avec un enfant endormi dans sa poussette. Elle disait qu'elle venait le consulter parce que le petit ne lui semblait pas bien.

Le médecin s'est approché de l'enfant immobile, endormi, a tendu la main vers lui. L'enfant avait cessé de respirer. Il était mort dans la salle d'attente.

Aujourd'hui, l'ami de mon oncle travaille dans une clinique de médecine générale située à quelques pas de l'Assemblée nationale. Il soigne principalement les cœurs brisés et les maladies transmises sexuellement.

*

Quand j'étais petite, je disais « mon oncle de Québec », comme d'autres disent « mon oncle d'Amérique ».

*

Je fouette Google, je lance mille recherches. Québec, 1968, orphelinat, crèche... Je fais défiler des dizaines de pages. J'ai des visions. Partout, j'ai l'impression de voir apparaître mon nom comme s'il se dégageait d'une brume, qu'il se soulevait au-dessus d'un cimetière de souvenirs à la manière d'un feu follet.

Sur www.jemesouviens2004.com, je lis l'histoire d'une Américaine qui cherche à en connaître plus sur son père. Il est né à Québec, a été adopté par un couple du Wisconsin, c'est tout ce qu'elle sait sur ses origines.

On dit qu'entre 1950 et 1970, des milliers d'enfants québécois sont partis vivre dans des familles riches parce que les crèches étaient surpeuplées. Les enfants étaient d'abord placés au Québec puis dans le reste du Canada, mais faute de parents disponibles, on se tournait vers l'étranger.

Je me demande ce qui se serait passé si, malgré tout, on m'avait choisie, si, par erreur ou par goût du profit, une religieuse avait pris la décision de me laisser partir? J'aurais pu me retrouver dans l'Ouest, ou aux États-Unis, et peut-être qu'aujourd'hui je serais en train de faire la même recherche, mais pour retrouver celle qui m'a portée.

*

Je ne suis pas vraiment de Québec, Québec n'est pas vraiment ma ville et je ne suis pas vraiment une orpheline.

Parmi les changements de la Révolution tranquille, on note une plus grande tolérance envers les filles-mères, et la chute du nombre d'enfants à adopter. Les crèches ferment leurs portes en 1972, après la crise d'Octobre, au début de la révolution féministe, sur la queue de la comète *peace and love*.

Il s'en est fallu de peu. Si j'étais née deux ans plus tard, il n'y aurait plus eu d'orphelinat où laisser les bébés dans de petits lits. Si j'étais née quelques années plus tôt, je serais peut-être devenue une enfant de Duplessis. Mais ma mère est revenue me chercher au bout de quelques jours, presque rien, une semaine tout au plus. Ce qu'elle a vécu pendant cette absence... Cette parenthèse-là, je ne me suis jamais permis de la remplir. Ça m'est tout aussi inimaginable que ce que j'ai moi-même pu ressentir.

Ou bien je n'ai jamais su trouver les mots, ou bien j'ai manqué de courage.

Très tôt j'ai compris que briser le silence, ce serait trahir, et que même l'écriture n'avait pas le pouvoir de m'éviter le crime.

*

La crèche Saint-Vincent-de-Paul a joué un rôle de premier plan dans l'enseignement de la médecine infantile et de la pédiatrie. On dit que son âge d'or commence en 1929, avec l'arrivée massive de nouveaux enfants. Une religieuse, interviewée au sujet de la formation en puériculture obtenue à la crèche, dit que s'occuper des nouveau-nés, installés au premier étage, c'était une épopée. Elle dit aussi que les enfants d'un même dortoir portaient tous le même nom de famille. Je me demande si pendant ces jours-là, on m'a retiré le nom de ma mère pour que je fasse partie de cette communauté, je me demande quel numéro on m'a donné. Puis, je me dis qu'on ne m'a rien donné, qu'on a écouté ma mère, qu'on l'a prise au mot et qu'on m'a reçue comme une orpheline temporaire, bâtarde même en tant qu'orpheline puisque orpheline à moitié, retirée de la vie extérieure et refoulée de l'intérieur, sans les bras de ma mère mais pas non plus anonyme comme les autres bébés.

Ce que je vois, c'est donc ce que j'ai vu des dizaines de fois dans les films : une salle, immense, où des dizaines de petits lits en métal sont alignés. Entre les rangs circulent des religieuses vêtues de blanc. Parfois, elles s'arrêtent, se penchent au-dessus des barreaux, tendent la main vers le bébé emmailloté. Elles ressemblent à des mariées.

« À 7 h du matin, la journée commençait au pied de l'autel et se continuait auprès des tout-petits, pures images de l'Enfant-Dieu qui regardait comme fait à Lui-même ce qui était fait au moindre de ces pauvrets. Chacune avait sa part bien déterminée et tout marchait rondement. »

J'ai pris des biberons, installée au creux du bras de femmes qui n'étaient pas ma mère et qui n'auraient sans doute jamais d'enfants *à elles*.

Les photos disent certaines choses. On ne devine pas tout ce qu'elles ne disent pas.

*

Je tombe sur un article de journal, 20 novembre 1944. J'apprends l'existence de la compagnie Québec Airways, celle qui a transporté vingt-six bébés de Québec à Chicoutimi, où les demandes d'adoption étaient nombreuses.

Mais nulle part, dans tous les documents que je feuillette, je ne vois l'année de ma naissance. Il y a un blanc entre les années cinquante et soixante-douze, date à laquelle la Crèche a été fermée. C'est comme si l'année 1968 avait été effacée.

*

Je ne suis jamais allée au carnaval de Québec. J'ai dormi une nuit au château Frontenac. Je suis allée deux fois sur le campus de l'Université Laval pour travailler. Je ne suis jamais allée à l'Aquarium ni aux chutes Montmorency et je n'ai jamais vu l'intérieur du Cyclorama de Jérusalem. Chaque fois que j'ai roulé sur le pont suspendu, mon cœur de battre s'est arrêté, comme dans les films au moment où les amants vont se retrouver.

*

Quand je suis née, ma mère a téléphoné à mon père pour le lui annoncer. Je ne sais pas si elle l'a fait de Montréal ou de Québec, si elle l'a appelé de l'hôpital ou après m'avoir laissée à la crèche, ou encore après m'avoir récupérée. Je ne sais pas si mon avenir dépendait de ce qu'il allait lui dire. Je ne sais pas ce qu'elle aurait fait si ma grand-mère n'avait pas retrouvé ses esprits. Je sais seulement qu'il lui a dit, au téléphone, qu'il pensait justement à elle, et qu'il s'apprêtait à quitter le pays.

De retour à Montréal, j'ai été baptisée. Sur la photo, quand le prêtre asperge mon crâne avec de l'eau, je suis dans les bras de ma grand-mère en manteau de fourrure. Je me demande si après, quand elle revenait dans la Capitale rendre visite à son fils installé là pour de bon, elle revoyait le passé comme un film muet, ses acteurs à jamais silencieux sous une chape de plomb.

Quand ma mère et son frère mourront, je perdrai jusqu'à la mémoire de cette amnésie. Je ne pourrai même plus me rappeler le fait que je n'ai pas de véritables souvenirs puisque rien ne m'a été confié, que personne n'a consigné les premiers moments de ma vie.

*

Je suis née à Québec comme une touriste, et quand j'y retourne, je suis toujours un peu étonnée, toujours un peu émerveillée de me trouver devant et à côté de ces petites rues, de ces maisons de pierre, de ces escarpements qui évoquent des images de cartes postales et une impression presque délicieuse d'être à jamais décalée.

Françoise Dolto dit *mère* ou *père de naissance* pour distinguer les origines dites biologiques des liens familiaux. On pourrait dire, aussi, *ville de naissance* pour distinguer celle où on est né de celles qu'on a visitées, celles où on s'est installé et celles qui ont fini par nous habiter.

*

La dernière fois, il y a un mois, en roulant vers la Vieille Ville, j'ai repéré une affiche fixée à la porte d'une ancienne maison de la Grande-Allée. C'était écrit : « Détective privé. » J'ai ressenti, au fond de mon ventre, des papillons d'excitation.

*

Quand on me demande d'où je viens, je réponds : Je suis née à Québec.

Ça, c'est le début de l'histoire, la première vague.

Le reste, les questions interdites et les réponses cachées, tout ce qui est resté en blanc, j'aurai passé ma vie à l'inventer.